

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FANTASQUE

Publié hebdomadairement par { N. AUBIN, Editeur & } Résidence, N. 177, r. St. Valier.
{ A. JACQUES, Imprimeur. }

CONDITIONS.

Ce journal rédigé par un *Flâneur* paraît autant que possible chaque Samedi. Le prix en est de quatre sous par exemplaire. L'abonnement est de 15 sous par mois. — Le bureau éditorial du *Flâneur* est établi en toutes les promenades, rues et places publiques. On y trouve l'éditeur lorsqu'il y est. — No admittance except on business.



ANNONCES.

Comme nous vivons dans le siècle des progrès et de la réforme, le *Flâneur*, désirant montrer l'exemple en encourageant les talents, paiera toute annonce digne de figurer dans ses pages, à raison de 4 sous la ligne. Toutes communications etc. pourront être laissées chez R. DEVERRY où, l'on peut, entre autres rafraichissements, acheter le *Fantasque*.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. I.]

QUEBEC, 1 OCTOBRE 1838.

[No. 35.]

✚ Afin de satisfaire en quelque sorte aux demandes répétées qui nous sont faites, des numéros de la première série du *FANTASQUE*, nous nous sommes décidés à les réimprimer si nous pouvons obtenir un nombre de signatures suffisant pour payer les frais d'impression. Voici sous quelles conditions. Nous publierons toute la matière originale contenue dans les dix-huit premiers numéros, en un pamphlet in-8vo., format actuel du *Fantasque*, et qui pourrait se relier en un seul volume avec les numéros de la seconde série. Ce plan conviendrait probablement à tous ceux qui se proposent de conserver le journal. Le prix en serait d'un écu. Les personnes qui désirent y souscrire sont priées de faire passer leurs noms à nos agens les plus près. Nos agents de la campagne sont priés en conséquence de nous faire parvenir aussitôt les signatures, qu'ils pourraient recueillir. L'ouvrage serait livré sous un très court délai.

LE FANTASQUE.

QUEBEC, 1 OCTOBRE 1838.

Nous avons à demander pardon à nos lecteurs et abonnés pour le retard apporté dans la publication du présent numéro. Comme le *Canadien* a eu la bonté de vous l'annoncer, nous avons fait une chute sérieuse qui eût pu même passer et faire passer la plaisanterie. Pour cette fois donc il n'y avait nullement de notre faute, car peu s'en est fallu qu'avec nous ne soit tombé le *Fantasque*, ainsi chers lecteurs mâles et femelles, comme disent les américains et les anglais, vous avez à remercier, pour notre conservation, votre bonne étoile, le docteur SEGUIN et ses pilules, tout aussi amères, quoique moins bien dorées, que celles que les ministres veulent faire avaler aux Canadiens avant de leur casser la tête. Quant à nous c'est la première fois que nous avons à nous féliciter d'avoir eu la tête dure; c'est utile dans l'occasion comme vous voyez. Il nous reste à remercier maintenant les nombreux amis qui sont venus s'enquérir de

notre santé, regrettant beaucoup de n'avoir encore ni le tems ni la force de leur rendre visite. Cet empressement est d'autant plus flatteur que des personnalités de fort haut parage nous ont fait cette faveur. Lord Durham lui-même a passé plusieurs fois devant notre porte, s'il n'est point entré, c'est sans doute par timidité, mais nous ne lui en avons pas moins de reconnaissance. Nous tâcherons que pareille chose n'arrive plus désormais.

Il y aura une assemblée DIMANCHE PROCHAIN devant l'église de St. Roch, à l'issue des Vêpres, dans le but de se consulter sur la convenance de faire parvenir une Adresse à Lord Brougham sur les affaires du Canada.

Adresse à LORD DURHAM des huit EXILÉS aux Bermudes.—La Gazette anglaise de Québec dit qu'elle tient de bonne source qu'il circule un manuscrit contourné de la confession des accusés politiques maintenant aux Bermudes. Nous ne savons pas de quelle lettre veut parler l'éditeur de la Gazette vu qu'il ne publie pas la véritable adresse. Nous avons actuellement en notre possession copie de la seule lettre adressée à Lord Durham et que l'on veut bien appeler confession. Afin que le monde puisse en juger, nous la publierons en anglais et en français dans notre prochain FEUILLETON qui paraîtra Jeudi matin.

NOUVELLES OU PLUTÔT ON-DIT.

On dit que le paquebot à vapeur le *Great Western* est arrivé; je n'en sais rien, je ne l'ai pas vu.—On dit que par son occasion la reine a écrit à Lord Durham de rester en Canada mais que celui-ci a répondu immédiatement que c'était de la moutarde après diner et qu'il allait partir. Voilà donc Lord Durham rebelle-en-chef. Les marchands anglais qui font des affaires avec le Canada ont expédié une adresse à notre Gouverneur par laquelle ils le prient et lui commandent de rester en Canada. Il faut avouer que Lord Durham après cela ne peut plus partir: les marchands lui ordonnent de rester! C'est une drôle de manière d'exprimer de la satisfaction.—On dit aussi que Messieurs Nelson, Bouchette et autres exilés auraient écrit à Lord Durham que malgré la nouvelle qu'ils avaient reçue des procédés de la Chambre des Lords, leur intention n'était point d'en prendre avantage. On ajoute que Lord Durham leur a répondu d'aller où bon leur semblerait. Il faut avouer que si tous ces *on-dit* sont vrais Lord Durham est entouré d'indiscrets.

On disait aussi il y a quelques jours que notre gouverneur-général a envoyé en Angleterre une dépêche secrète, qu'il a fait lire à une douzaine de personnes qui u'en ont fait part qu'à leurs amis, dans laquelle il déclare au ministre qu'il attendrait jusqu'à certain jour pour connaître quel sera son successeur et que passé ce tems là il plantera là le Canada. On dit que Sir John Colborne a une commission provisoire pour remplacer Lord Durham. Les Canadiens avouent que si c'est là le cas nous tombons de fièvre en chaud mal. Cependant nous ne croyons pas que cela soit vrai, car cette place appartient de droit à Mr. Symes qui n'attend plus que cela pour faire construire une prison à peu près aussi grande que la moitié du Canada pour loger tous les rebelles, c'est-à-dire tous ceux qui n'ont pas dans les veines du sang tory pur et non-croisé.

AUTO-DA-FE.

Il est des événements dans ce bas monde au sujet desquels des foules se réjouissent, s'égaient, se félicitent pour des raisons directement contraires; il en est qui réjouissent en attirant des larmes, comme par exemple quand on retrouve un objet chéri qu'on avait cru perdu, un avare son trésor, une femme son époux, ou bien lorsqu'un mari apprend la mort de sa moitié qu'il croyait échappée à une bienheureuse maladie, etc., etc.; il en est d'autres qui font rire aux éclats sans cependant réjouir; lorsqu'on voit une dame culbuter dans la neige, un patineur sur la glace, un danseur au milieu d'un bal; il est enfin mille nuances dans la physiologie du rire,

de la joie et de la gaieté, que je me garderai bien de vouloir décrire, mais qui se sont toutes présentées à moi au sujet de l'événement qui fait le sujet de cet article :

Flânant mardi soir dernier, selon mon habitude, dans les rues de la bonne vieille ville de Québec, l'attention de mes yeux et surtout celle de mes oreilles fut attirée par une espèce de brouhaha, de mouvement, de bruit, d'empressement, de conversations plus ou moins animées, enfin de tous les symptômes de quelque événement s'écartant du cours ordinaire des choses. Voyant un grand nombre de personnes se diriger dans une même direction, je suivis machinalement le courant et, comme la ville n'est pas ce qu'on pourrait appeler immense, je me trouvai bientôt, ainsi que mes confrères en curiosité, rendu près du lieu qui semblait le point de rendez-vous général, c'est-à-dire, près de chez Mr. Cole encanteur. Au bout de quelques instants il se fit un grand mouvement et l'on put voir sortir un cortège formé de toutes sortes de gens, que l'on doit croire une populace des gentilhommes, puisque le *Mercury* le dit (*a mob of gentlemen*.) Ces gentilhommes qui n'appartenaient point cependant à la police avaient à leur tête quelques discordantes trompettes et des porteurs de torches, mais ce qui attirait surtout l'attention, après la figure grotesque et la voix nasillarde de l'éditeur du *Morning Herald*, était un char ou plateforme portant un énorme mannequin de Lord Durham, la corde au cou.

ERRATUM.—LISEZ : Lord Brougham. Avouez cependant candides lecteurs, qu'à voir et à connaître les acteurs de cette grossière farce on peut excuser l'erreur innocente et involontaire que j'ai faite. Je reprends :

Cette effigie était couverte d'inscriptions anglaises, c'est-à-dire, plus ou moins lourdes, et près de celle là était une autre effigie représentant Lucifer tenant un bout de la corde. Beaucoup de personnes assuraient que c'était Mr. Levy, d'autres que c'était Mr. Cole, d'autres Adam Thom, d'autres Lord Durham lui-même, mais je ne sais qui croire et l'incertitude des lumières m'empêcha de pouvoir m'assurer du fait par mes propres yeux.

Peu importe ; la procession, telle à peu près que je viens de la décrire, se mit en marche et parcourut les principales rues de la Haute-Ville. Le *Mercury* annonce à ce sujet qu'on ne put point aller réjouir de ce spectacle les bons habitans des faubourgs et de la Basse-Ville vu qu'on n'eût pu dire à Mr. Brougham : *ployez-vous* ; vu qu'il était trop grand pour les portes ou que les portes sont trop petites pour lui. En effet c'est une circonstance qui a dû frapper le *Mercury*, lui qui se baisse pour passer par toutes les portes, et qui est si habitué à ployer que si l'on disait, même à son mannequin ; "baissez la tête," il se jetterait à plat-ventre plutôt que de négliger d'en passer par où l'on voudrait. La procession de gentilhommes se dirigea donc par mille sinuosités rampantes jusque vers le château Durham où l'on poussa des hurlements qui s'appellent *houras* et enfin elle se rendit près du château St. Louis où l'effigie de Lord Brougham fut brûlée par la main du tory, au milieu des cris et des démonstrations de la joie la plus vive. Maintenant, cher lecteurs voulez-vous savoir la cause d'une semblable unanimité, la voici autant que je pus la découvrir. Je demandai d'abord à l'un de mes voisins irlandais dont les intrépides *houras* montraient une bien robuste persuasion, la raison de tant de bruit ; et qui me répondit avec toute la naïveté et la prolixité des gens de sa nation : *Och ! don't you see it's the brave Canadians who've been a, scolding to death the d——d tory Andrew Stuart to be sure for uniting the two provinces above and below Canada und for establishing an established church? oh ! the bloody orangeman ! the dev'l catch him at last ! to hell and eternal purgatory let him go and don't be a fear'd St Patrick'll save him, rather be d——d first, and then he would not ! can't put sail on his tail and ketch him there, my darling, he'd be a pretty bird ! rather would father McMahan sing Billy O'Rourke, on doom's day, etc.* Sans lui laisser achever sa kyrielle qui me paraissait aller *crescendo* je me tournai vers un Canadien qui avait l'air de ne pas trop

savoir à quoi s'en tenir mais qui, à tout risque criait de tems en tems avec la foule un timide *houra!* je lui demandai qui c'était que l'on brûlait là: Eh ben, répondit-il, j'en sais pas trop rien; j'entends pas bien l'anglais, mais il m'semble par c'te grande perruque et c'te robe noire que c'sont l's'irlandais qui brûlont le juge en chef parceque v'la la cour criminelle qui commence et qu'il voulait condamner Patrique Kelly pour avoir fait assurer sa maison avant qu'elle aie brûlé.

Plus loin j'entendis une discussion assez vive qui en était à ce point lorsque j'prétai l'oreille: "Eh ben moi j'te dis que c'est Lore Durand qu'ils ont brûlé en affligé parcequ'il n'a pas fait pendre les excusés politiques!—Eh ben moi j'te dis que c'est Lore Bougran parcequ'il voulait les envoyer à l'île de la baie de Botanybé.—Eh moi j'te dis qu'c'est Lore Durand, *houra!*—C'est Lore Bougran, *houra!*" A la clarté du feu je pus voir un jeune homme que d'après son costume mi-négligé et son air de naïse intelligence je pris pour un commis-marchand campagnard tout fraîchement débarqué de Batiscan; il riait en dessous de l'ignorance des deux interlocuteurs précédents et me lançait des clins-d'œil significatifs; il agitait aussi quelquefois sa casquette au bout d'une badine en signe de réjouissance. Je m'approchai de lui. "Eh bien! me dit-il faisant le beau parleur, vous voyez comme nous traitons ici le si fameux Lord Wellington, que vous autres français appelez justement et spirituellement Vilain-ton! vous voyez que nous ne respectons point vos célébrités de l'Europe lorsqu'il s'agit de montrer une opinion publique. Vous avez beau dire ce n'est que sous le gouvernement britannique que l'on jouit d'une semblable liberté. L'opinion, monsieur, il faut respecter l'opinion, et vous avouerez que dans les Etats-Unis si l'on osait ainsi s'exprimer aussi librement, on se verrait bien vite persécuté, quoiqu'on en dise j'avoue que je suis loyal mais non point tory, c'est pour cela que j'approuve *vertement* cette démonstration contre le chef de notre ministère tory qui vient entraver la marche du gouverneur-général dont cependant je n'approuve point la grande douceur." Je tournai bien vite le dos à ce profond politique et je me disposais à m'en retourner lorsque je fus accosté par un de mes amis, un anglais, chaud partisan, je dirai même de la teinte tory. Je lui demandai d'où partait cette démonstration. "—C'est une s—farce, voyez-vous; c'est la démonstration de trois individus que quelques imbécilles ont suivis sans réflexion; c'est maître C. qui a mis cela en train afin d'avoir l'encan des effets de Lord Durham: c'est maître McK. et cie qui ont confectionné l'image du rival de Lord Durham voulant le flatter parcequ'ils ont fourni sa maison de meubles, tapis etc. puis enfin c'est maître A. H.—l'éditeur du *Morning Herald* qui est allé d'avance trompeter ce haut fait dans toutes les tavernes afin de faire prendre à Lord Durham avant son départ une copie du plan du siège de Québec, un exemplaire des tableaux de Québec, un autre de ses environs et un numéro du *Herald*. Tout cela a été monté pour donner aux journaux l'occasion de répéter jusqu'en Angletierre: GRANDE DEMONSTRATION PUBLIQUE EN FAVEUR DE Lord Durham."

En ce moment la comédie s'achevait et la foule se dispersa au milieu de nouveaux hurlements prolongés. Avant cependant de se séparer de ceux qu'il croyait autant d'admirateurs, l'orateur des *bar-rooms* voulut leur faire un discours sur le décorum et la bienséance, mais il fut accueilli par de vigoureux grognements qui lui montrèrent bientôt que ces exhortations n'étaient pas de leur goût, venant de telle part. Quant à moi je m'en allais tranquillement réfléchissant à l'inconséquence de ces tories qui brûlent en effigie Lord Brougham pour avoir fait une motion dans la chambre des Lords, tandis qu'ils ne rôtiissent seulement pas le nom de Lord Wellington qui seconda cette même motion. Aussi je n'approuve ni ne désapprouve cette démonstration car cela fait passer le tems, mais je ne puis m'empêcher d'admirer la complaisance de la police en cette occasion. A propos de cela, on dit que si l'on était sûr de pareille protection les gens se proposent de suspendre une toute petite effigie de

Lord Durham ; c'est moins dangereux que le feu et cela a justement le même résultat, c'est-à-dire de laisser les choses au même point qu'auparavant, il est probable et désirable néanmoins que ces mesquines vengeances soient laissées aux amis des amis des amis des protecteurs de la police.

On peut ajouter à cela un fait qui pourra cependant mettre sur leurs gardes ceux qui auraient l'intention de se récréer dans ce genre, c'est que Vendredi le bruit courait que des Canadiens se préparaient à brûler en effigie les Lords Lyndhurst et Ellenborough en conséquence de leurs folles démarches pour entraver le gouvernement de notre gouverneur-général. La police à cette nouvelle fit de nombreuses recherches et se préparait déjà à supprimer de semblables récréations, ensorte qu'il n'est pas besoin de dire qu'il ne se passa rien qui pût troubler la tranquillité. Nous voyons avec joie que la police entend *l'impartialité* à peu près de la même manière que Lord Durham. Les Tories sont, comme dit le *Mercury*, des *mobs of gentlemen*, le château sourit à leurs jeux et la police se rengorge d'un air satisfait et boit quatre coups de plus. Les pauvres Canadiens, eux, sont des perturbateurs du repos public qu'il faut caresser à coups d'assommoirs, emprisonner et surtout faire payer l'amende et les pots cassés. Lord Durham avait cependant dit : " en allant en Canada je ne reconnaitrai aucun parti."

Aujourd'hui il dit tout bas à la police, au rebours du proverbe : " faites ce que je fais et non pas ce que je dis."

SOIREE MAGNETIQUE.

(Clairvoyance.)

Le magnétisme est aujourd'hui à l'ordre du jour, à Londres, à Paris, à Québec, en un mot dans toutes les grandes capitales on ne parle plus que de magnétisme ; bientôt on donnera des dîners magnétiques, des bals magnétiques ; des thées magnétiques, les grands seigneurs auront dans leur maison un magnétiseur comme ils ont aujourd'hui un cuisinier, un barbier ; on se fera des politesses magnétiques. Les dames écrivent à leurs amies : " Madame une telle serait obligée à madame une telle pour son magnétiseur ; on le renverra immédiatement sain et sauf, ou l'on paiera les dommages." Madame une telle répondra à Madame une telle, " je suis bien fâché ma chère de ne pouvoir vous passer aujourd'hui mon magnétiseur, il est engagé pour ce soir, nous avons soirée à laquelle, à propos, vous êtes invitée de bon cœur, il y aura somnolence, somnambulisme, clairvoyance et un *cas* remarquable. On s'amusera sans doute beaucoup, venez, et croyez moi, ma toute bonne, votre, etc., etc."

Nous n'en sommes pas encore tout à fait rendus là, mais peu s'en faut. Je veux vous raconter cependant une soirée à laquelle j'ai assisté et dont tous les détails sont vrais, foi d'éditeur. Il y avait tous les grands personnages de la ville, d'abord moi ; ensuite le gouverneur et sa longue queue, les juges, une grande partie du barreau et la majorité des éditeurs de Québec.

Après nombre d'expériences qui prouvèrent qu'un magnétiseur peut endormir une personne et en faire tout ce qu'il lui plaît, M. Wakefield, le Mesmer du Canada, le Cagliostro du siècle, annonça qu'il pouvait donner la clairvoyance magnétique et qu'il allait le faire afin de prouver jusqu'à la dernière évidence le pouvoir et la réalité de la science. Chacun se récria de joie et se prépara à écouter de toutes ses oreilles, à ouvrir d'aussi grands yeux que possible. Il s'agissait de trouver un *sujet* qui voulût bien se soumettre complaisamment à l'expérience et servir de jouet en rendant service au magnétisme. Afin de rendre l'essai indubitable et d'ôter tout soupçon de tricherie, on choisit Mr. D^{rozier}, le moins clairvoyant de tous les avocats de Québec ; chacun s'accorda à dire que si on le faisait voir plus loin que son nez la science était pour jamais établie. On se procura ensuite un bandeau dont chacun fit l'essai ; et l'on fut

Journal

bientôt persuadé que tout était satisfaisant, surtout lorsque James Stuart, après en avoir fait l'inspection, eut déclaré qu'il n'y avait pas sujet à chicane. On mit alors cet obscur bandeau sur les yeux de Mr. D——, ce qui lui donna pour la première fois quelque rapport avec Cupidon. Il s'écria aussitôt : Au diable le magnétisme et son bandeau, je n'y vois pas plus qu'auparavant. Cela commença à causer un peu d'hilarité au milieu de l'assemblée, mais enfin, après quelque peine on put réussir à lui faire comprendre qu'il n'était pas encore sous l'influence magnétique, ce qui le consola de suite.

Mr. Wakefield procéda donc ; après maintes passes, contrepasses et autres cérémonies nécessaires, pendant lesquelles Mr. D—— garda le plus profond silence et par conséquent ne dit aucune bêtise, il laissa enfin échapper quelques paroles qui dénotaient du bon-sens. Voilà le fluide qui opère, pensa-t-on. En effet, Mr. le Magnétiseur ayant donné le coup final, déclara que son sujet allait maintenant nous dévoiler toutes sortes de secret et même nos pensées les plus profondes ; il invita la société à lui faire des questions. Afin de donner l'exemple je m'avançai le premier et lui demandai ce que je tenais à la main : — Un pot d'eau, me répondit-il, que vous venez de jeter au nez d'un insolent magistrat. Satisfait de cette première clairvoyance des objets extérieurs, je lui fis une autre question afin de m'assurer de sa clairvoyance intérieure.—Qu'est-ce que je pense en ce moment du magnétisme ? — Que c'est une science à faire dormir debout, répondit-il en riant malignement. Je fus persuadé immédiatement de l'efficacité de la science et je me retirai, invitant chacun à suivre mon exemple et à poser ses questions.

Après moi s'avança le gouverneur qui lui demanda qui il était.—Vous êtes un petit grand homme ; les ministres vous ont mis un crachet sur la poitrine pour avoir le plaisir de vous cracher au visage et vous dites que vous partez pour qu'on ne vous dise pas de s—— le camp. Vous laissez les ministres par amour pour le Canada. Et ils aiment le Canada pour l'amour de la haine qu'ils vous portent mais, comme dit le proverbe : dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu fréquentes, vous ne valez guères mieux les uns que les autres.

Après le gouverneur, s'avança d'un pas mal assuré Mr. Buller.—Il en est, s'écria Mr. D—— qui disent que vous voulez le bien du Canada ; je vais plus loin et je dis que vous voulez les biens du Canada.

Après lui s'avança Mr. Turton. Alors Mr. D—— se mit à chanter en parodiant aussi poétiquement que possible, un refrain de Béranger :

Ce que je sais je pourrais vous le dire,
Mais je me tais par respect pour ma femme.

Après lui s'avança le juge en chef tenant par la main deux de ses fils l'un sheriff, l'autre docteur, et accompagné d'un troisième prêtre.—O ! quatuor lugubre, s'écria Mr. D—— qui de vous aura la palme de l'autre monde, en-voici un qui engraisse les bons vivans, puis les passe à l'autre qui leur met un pied dans la tombe, puis les passe à l'autre qui les descend en enfer suspendus par une corde malgré les efforts du quatrième qui voudrait les mettre en paradis.

Après eux s'avança un jeune juge tournant entre ses mains d'un air naïf un chapeau à trois cornes.—Tu as de l'esprit mon ami, lui dit Mr. D—— voyons, réponds à cette énigme : pourquoi ton chapeau est-il plus heureux que toi ? — Parcequ'il fait envie à tout le monde.—C'est bien, mais ce n'est pas cela.—Parcequ'il inspire le respect.—C'est bien, mais ce n'est pas cela.—Parcequ'il n'a pas changé de couleur.—C'est bien, mais ce n'est pas cela.—Parceque . . . parceque ; parcequ'il me vaut plus de mille louis, tandis que je ne lui vaud pas quatre sous.—C'est bien, mais ce n'est pas cela.—Parceque . . . mais tu me fais rougir. Dieu que c'est une sottise et impertinente chose que ce magnétisme !

Après lui vint Mr. James Stuart qui s'avança d'un air crâne et en faisant la moue ; —Ecris sur ta porte "cheval à vendre" et va concourir aux prix de la société d'agriculture ; tu en auras trois et l'on pourra te couronner sous le nom de James-le-brutal. — Si tu ne te fais point je ruerai, dit James ; une guinée pour ce conseil !

Ensuite s'approcha le gracieux Mr. H — suivi d'un gracieux jeune homme, son so-sie. — Arrière, s'écria Mr. D —, tel maître tel valet ; il y a de l'honnêteté dans le magnétisme *ergo* ne m'approchez point, sans cela je vous dis vos vérités ; à ces mots de vérité, nos deux farceurs s'enfuirent au bout de la salle et se cachèrent si bien qu'on ne pouvait absolument pas dire quel était le plus noir des deux, en dehors pas plus qu'en dedans.

Ceci créa quelque sensation et chacun refusa de faire des questions à Mr. D — qui n'avait jamais jusqu'à ce jour joué le rôle d'oracle.

Mr. Wakefield voyant qu'il fallait en finir passa la main sur le visage de Mr. D — qui s'éveilla en sursaut, resta tout bête d'avoir eu tant d'esprit.

On se propose d'avoir sous peu une autre séance où les dames seront admises ; on espère qu'il y aura plus de décorum.

—

Nous recevons en ce moment un assez bon nombre des derniers numéros du *Figaro* de Paris, dont nous tirons les articles qu'on trouvera plus bas. Nous recevons sous peu, de France, d'autres journaux satiriques et de littérature légère en sorte que nous serons bientôt à même de tenir nos lecteurs au courant de la chronique amusante de Paris et de Londres, à laquelle nous destinerons une petite partie de notre journal et de son feuilleton. Quoiqu'il soit peut-être téméraire de notre part de placer ainsi devant les yeux de nos lecteurs, des articles dont la comparaison tournera tellement à notre désavantage, nous n'hésitons point cependant à le faire, persuadés que nous sommes que, quelque faibles que soient nos succès dans le genre que nous avons entrepris, on voudra bien considérer que, sans compter le peu d'aide que nous avons rencontré sous le rapport littéraire, la rareté des sujets a souvent rendu notre tâche plus ou moins difficile. En donnant à nos lecteurs les articles les plus intéressants des journaux légers de Paris, nous espérons relever chez eux le goût de la bonne plaisanterie ; nous tâcherons à notre tour d'y puiser des leçons qui peut-être tourneront par la suite à notre profit aussi bien qu'à celui du public.

—

Les nouvelles et autres articles sur lesquels nous avons dû mettre notre grain ne nous laissent pas la place dans le numéro d'aujourd'hui d'insérer un chapitre de la PETITE REVUE PARLEMENTAIRE. Ce sera pour le prochain.

—

Le bruit s'était répandu que Lord Durham se proposait de s'en retourner en Angleterre, bruit qui se confirmait jusqu'à un certain point par l'air morne, la figure allongée de messieurs les attachés, aides-de-camp, &c. &c., et par l'air joyeux de quelques employés publics.

—

ANDREW STUART Esq. est de retour de sa mission en Angleterre où il avait été plaider l'union des deux provinces du Canada, de la part de l'association Constitutionnelle. La cause était mauvaise, c'est pour cela qu'on avait choisi un aussi bon avocat ; néanmoins rien n'a encore transpiré qui puisse faire croire que ses demandes aient eu un accueil favorable. On dit qu'aussitôt arrivé à Québec Mr. Stuart fut mandé au château et y eut l'honneur d'un dîner. Mr. Stuart était parti le jour où l'on reçut la nouvelle de la passation de l'acte du parlement qui envoyait Lord Durham en Canada. Il est revenu par le navire qui apporta peut-être la cause du retour de ce gouverneur. Mauvais présage !

Le *Morning Herald* de Londres contient une description si affreuse de Lord Durham que je n'ose point la reproduire ici ; elle termine en déclarant que pour peu que ce gouverneur reste encore en Canada le pays peut être considéré comme perdu pour l'Angleterre. J'avoue franchement que ce papier m'a un peu l'air de ceux qui portent le même nom ici ; (les talents à pari,) et qu'il va trop loin, mais je ne sais pas si Lord Durham en se voyant peint de si belle manière s'est écrié : *portrait charmant etc !*

(Du Figaro.)

—Avant-hier, sur la recommandation de leur évêque, les catholiques de Londres ont jeûné en l'honneur du couronnement de S. M. britannique.

Cette manière de fêter l'avènement d'une reine a dû être particulièrement désagréable à John Bull. Chaque souverain ayant pour habitude de promettre l'abondance au commencement de son règne, une telle inauguration semble donner d'avance un démenti à sa parole royale. Quatre-Temps, Vigiles, jeûneras, dit l'église ; mais il n'est pas question de jeûner la veille des couronnemens. Au surplus, les catholiques anglais auront beau s'humilier et faire acte de piété, ils ne seront jamais dans leur pays en odeur de sainteté.

BONS MOTS DE LA JOURNÉE.

M. Dupin dit hier à M. Fulchiron : Fulchiron, mon ami, dis-moi z'un peu, je te prie, quel est le saint que redoutent le plus les marchands de vin ?—Je ne sais pas, répondit M. Fulchiron.—Eh bien ! reprit M. Dupin, c'est saint *U. Défense*.

M. Lherbette dit hier à M. Fulchiron : Fulchiron, mon ami, dis-moi z'un peu, je te prie, qu'y a-t-il toujours de plus commun à la table de notre honorable président ?—Je ne sais pas, répondit M. Fulchiron.—Eh bien, reprit M. Lherbette, c'est Dupin (*du pain*.)

M. Dupin dit hier à M. Fulchiron : Fulchiron, mon ami, dis-moi z'un peu, je te prie, quelles sont les ouvrières les plus lestes dans leurs propos ?—Je ne sais pas, répondit M. Fulchiron.—Eh bien, reprit M. Dupin, ce sont les polisseuses.—Pourquoi cela ?—Parce qu'elles disent toujours : *Polissons !*

M. Dupin dit hier à M. Fulchiron : Fulchiron, mon ami, dis-moi z'un peu, je te prie, quel est le meilleur temps de l'année ?—Je ne sais pas, répondit M. Fulchiron.—Eh bien, reprit M. Dupin, c'est un temps détestable (*un temps d'été stable*).

M. Dupin dit hier à M. Fulchiron : Fulchiron, mon ami, dis-moi z'un peu, je te prie, quelles sont les ouvrières qui doivent avoir les enfans les plus vertueux ?—Je ne sais pas, répondit M. Fulchiron.—Eh bien ? reprit M. Dupin, ce sont les couturières.—Pourquoi cela ?—Parce qu'elles font des corsages (*des corps sages*).

M. Dupin dit hier à M. Fulchiron : Fulchiron, mon ami, dis-moi z'un peu, je te prie, quel est le nain le plus riche ?—Je ne sais pas, répondit M. Fulchiron.—Eh bien ! reprit M. Dupin, c'est un infortuné (*un nain fortuné*).

M. Dupin dit hier à M. Fulchiron : Fulchiron, mon ami dis-moi z'un peu, je te prie, sais-tu pourquoi Catherine de Bora (l'épouse de Luther) rembourrait ses corsages lorsque l'on poursuivait ce grand homme ?—Je ne sais pas, répondit M. Fulchiron.—Eh bien ! reprit M. Dupin, c'était pour cacher son air étique (*son hérétique*).

M. Dupin dit hier à M. Fulchiron : Fulchiron, mon ami, dis-moi z'un peu, je te prie, quel est l'ami qui nous passe tout ?—Je ne sais pas, répondit M. Fulchiron.—Eh bien ; reprit M. Dupin, c'est un grand ami (*Un grand tamis*). Dis-moi z'un peu maintenant quel est l'ami qui ne nous passe presque rien ?—Je ne sais, répondit M. Fulchiron.—Eh bien, reprit M. Dupin, c'est un petit ami (*Un petit tamis*).—A mon tour, dit M. Fulchiron : Dis-moi z'un peu, je te prie, quel est l'ami qui ne nous passe ni trop ni trop peu !—Je ne sais pas, répondit M. Dupin.—Eh bien, reprit M. Fulchiron, c'est un bon tamis.